

Botan

**MA TRÈS AIMÉE ET RESPECTÉE MÈRE,  
JE VOUS ÉCRIS DE THAÏLANDE OÙ...**

*Roman épistolaire*

TITRE ORIGINAL :

Chotmai Chak Muang Thai (จดหมายจากเมืองไทย)

© Supa Sirisingh (สุภา สิริสิงห์), alias Botan (โบตัน), 1969

ISBN 978-2-494118-14-0

© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, octobre 2024,  
pour cette version française

[www.gope-editions.fr](http://www.gope-editions.fr)

Traduction, édition : David Magliocco

Relecture, correction : Marie Armelle Terrien-Biotteau

Couverture : David Magliocco

Photo de couverture : © Sarun T, Shutterstock

Cette édition française a été réalisée par David Magliocco à partir :

- d'une version française préexistante (éditions Esprit Ouvert, *Lettres de Thaïlande* - tome 1, 2001, ISBN 2-88329-043-1 et *Lettres de Thaïlande* - tome 2, 2002, ISBN 2-88329-052-0. Traduction : Francis Gilbert) ;
- d'une version anglaise (éditions Silkworm Books, *Letters from Thailand*, 2002, ISBN 978-974-7551-67-9. Traduction : Susan F. Kepner) ;
- et de la version originale rééditée à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de la 1<sup>re</sup> publication de ce roman (สุวีริยาสาส์น/éditions Suweeriya, 1999, ISBN 974-8267-55-5).

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## *Lettre n° 2*

*Khlong Ong Ang, rue Sampheng, Bangkok*

*18<sup>e</sup> jour du 7<sup>e</sup> mois lunaire, année du Coq*

*25 août 1945*

Ghim et moi sommes déjà installés chez Lo Ngouan Thong ; sa maison familiale est située dans un quartier chinois appelé « Sampheng ». Je vous écrirai de nouveau ce soir et vous décrirai tout en détail, ainsi que mon nouveau travail, mais dans une autre lettre. Je suis pressé de vous expédier celle-ci avec celles que je vous ai écrites sur le bateau, car Père m'a proposé de les poster tout à l'heure en retournant au port.

Ce matin, je suis monté sur le pont à la pointe de l'aube pour admirer le soleil de Thaïlande. Un beau soleil tout jaune, tout rond, qui brille avec plus d'éclat ici à Bangkok que chez nous à Po Leng. Ses rayons sont comme des langues brûlantes qui viennent vous lécher les bras. Père m'a appris que nous étions en pleine saison des pluies et que les fermiers étaient occupés chaque jour, du matin au soir, à planter le riz dans les champs. Ils ont aussi une saison chaude et une saison froide que Père m'a décrite comme étant à peine un peu moins torride que celle dite « chaude ».

Lorsque le navire se mit à bouger avec la marée montante, les gens remontèrent caisses, sacs et ballots sur le pont. Pour la plupart d'entre eux, c'était probablement tout ce qu'ils possédaient en ce bas monde. Je dépassai Seng qui s'écarta abruptement. Ghim me tira par le bras :

— Qu'allons-nous faire maintenant ? murmura-t-il. Seng est encore furieux contre toi et contre moi, car je suis ton ami. Comment pouvons-nous nous présenter à son oncle si lui-même se refuse à lui parler de nous ?

— Bien sûr que nous n'allons pas aller voir son oncle. Je vais travailler chez un cousin de Lo Yong Djoua...

— Oui, mais moi ? m'interrompit-il dans un cri. Que vais-je faire, où vais-je aller ?

— Veux-tu bien me laisser finir ? Penses-tu que je vais t'abandonner ainsi sur le pont ? Ou te laisser ramper aux pieds de Seng ?

Au pire, si tu étais perdu dans Bangkok, nos compatriotes t'aideraient à t'en sortir. Père dit qu'il y a des comités d'entraide dans chaque quartier chinois qui soutiennent les gens sans travail ou en difficulté...

— Où sont-ils ? Avant qu'ils ne me repèrent, j'aurai eu le temps de mourir de faim.

— Suffit ! Viens avec moi, nous allons demander à Père de parler de toi à son cousin. Ils s'occuperont de toi au moins jusqu'à ce que tu trouves quelque chose. Le peuple chinois n'a pas pour habitude d'abandonner l'un des siens.

— Que se passera-t-il s'il dit « non » ?

— Il sera encore temps de s'en inquiéter, à ce moment-là.

— Souang Wou, tu as déjà un travail. C'est facile pour toi de me parler comme tu le fais. « Ne t'inquiète pas Ghim... », « On se débrouillera plus tard, Ghim... » Tout cela à cause de ta stupide bagarre, mais qui en fait les frais ? Le vieux Ghim, comme d'habitude.

— Ah oui, et qui criait « Rosse-le, Souang Wou ! » pendant que Seng tentait de m'éborgner ? Ah ! Ghim, tu aurais dû rester à la maison choyer ta femme. Je t'ai dit que j'allais t'aider, alors arrête de geindre ainsi ou tout le monde va croire que c'est ta femme qui te manque. Tu te couvres de honte.

— C'est vrai qu'elle me manque et je n'en suis pas honteux. Nous ne sommes mariés que depuis un an.

— Alors, pourquoi es-tu venu ?

— Parce que je voudrais avoir un morceau de porc à manger chaque jour ; et puis, tu n'es pas le seul à vouloir faire fortune en Thaïlande.

— Dès que tu seras riche, tu pourras faire venir ton épouse. Mais tel que je te connais, tu auras une nouvelle femme avant que six mois ne se soient écoulés... Peut-être même une petite fauvette thaï bien en chair.

Il fut froissé par ma remarque et, pour changer, garda le silence. Nous nous appuyâmes sur le garde-fou du pont et, tout en nous protégeant les yeux de la main contre le soleil aveuglant, nous nous mîmes à observer la côte thaïlandaise. L'eau très haute me laissa supposer que les récoltes seraient abondantes. Il y a aussi beaucoup de grands arbres, dont plusieurs que je découvre

pour la première fois et de nombreux cocotiers. Je me demande ce qu'ils peuvent faire avec autant de noix de coco !

Finalement, nous sommes entrés dans le port de Bangkok et avons accosté. Les passagers, hommes, femmes, vieillards et enfants, ou de jeunes hommes comme nous, se sont mis à parler et à circuler en tous sens sur les ponts, se félicitant mutuellement d'être arrivés à destination sans encombre, lançant dans les airs des bébés souriants, et trébuchant sur les caisses et ballots. Les canards caquetaient follement, battant de leurs ailes les parois de grands cageots en bambou ; de petits cochons reniflaient, grognaient et décochaient des ruades qui projetaient la paille hors de leurs cages. Même les animaux semblaient comprendre qu'une nouvelle vie commençait. Une jeune femme, assise sur une vieille malle, pleurait en silence tout en allaitant son enfant. Je me demandai pourquoi elle était venue, pourquoi tous ces gens étaient venus ; combien de rêves individuels erraient au-dessus de cette foule bruyante ? Nous sommes tous venus tenter notre chance et, peut-être, faire fortune dans un nouveau pays ; l'heure des illusions, des projets est révolue ; il est temps de laisser nos vieux rêves derrière nous. Peut-être est-ce la raison pour laquelle cette femme allaitant son bébé était en train de pleurer ; il est toujours triste de quitter un vieux rêve, surtout lorsqu'il est devenu le seul but de toute une vie. Pour la plupart de ces gens, l'arrivée du *Hai Wong* au port de Bangkok est l'aboutissement de plusieurs milliers de jours de dur labeur, de privations ; tout ce temps passé à ne songer qu'à sauver quelques sous, jour après jour, durant les bonnes et mauvaises années. Imaginez alors les espoirs qu'ils caressent à leur arrivée en se souvenant de tout ce qu'ils ont sacrifié pour ce jour-ci.

Je n'ai qu'un bagage à transporter, celui que j'ai fait, avec une pièce de coton grossier, la nuit même de mon départ de Po Leng. Il y a aussi un autre souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, même si encore maintenant, lorsque je pense à cette nuit-là, je me revois comme s'il s'agissait d'un autre. Un peu comme si je regardais Souang Wou, tapi derrière sa maison, cousant dehors à la lumière d'une lampe à huile ; puis écrivant un bref message à sa mère (qu'il dut recommencer au moins dix fois avant qu'il ne soit correct) ; rentrant ensuite sur la pointe des pieds dans la maison, déposant la lettre et la lampe à huile sur la table

de la cuisine, et ressortant. Courant, courant dans l'obscurité, sous une lune pâlotte qui brillait tristement sur le village endormi et les rizières qui scintillaient dans le vent froid de la nuit. Sanglotant tout haut lorsque les premières lumières de la ville apparurent et que Po Leng disparut derrière la crête de la colline.

— Bonnes nouvelles, dit Père, se hâtant vers nous les bras ouverts. J'ai la journée libre. Dès que nous aurons fini le contrôle des lots de marchandises, je te conduirai chez Lo Ngouan Thong moi-même – ce ne sera pas long.

Ghim me tapa dans le dos.

— Père, pensez-vous que Ngouan Thong pourrait avoir besoin d'un coursier ou d'un homme à tout faire dans son magasin ?

— Eh bien oui, je suppose qu'il pourrait... mais pourquoi cette question ?

— C'est pour mon ami Ghim. Il n'a pas de travail. Lui et son... ami Seng se sont disputés.

Ghim resta bouche bée et je lui lançai un regard meurtrier.

— Je pense que cela ira, dit Père. Bien, bien, une dispute... une dispute avec votre ami Seng, hein ?

Il scruta le visage anxieux de Ghim.

— Si je vous recommande, travaillerez-vous dur ?

— Ou-oui, Monsieur ! dit-il tout en s'inclinant raidement.

Père s'en alla précipitamment, esquissant un sourire satisfait.

L'équipage avait tout préparé pour le départ des passagers et la passerelle avait été mise en place. Seng se tenait debout, quelques mètres plus loin, appuyé sur le garde-fou, l'air suffisant. Il attendait que nous venions mendier son pardon afin de pouvoir nous humilier en face de son oncle, Teh Lim. En regardant en bas de l'appontement, j'aperçus un homme entre deux âges, bien habillé, souriant et faisant signe de la main dans notre direction. Seng le vit à son tour, il leva son bras et cria :

— Oncle Lim ! C'est moi, Teh Seng !

Il se retourna vers nous et, progressivement, son air suffisant fit place à l'étonnement. Il commença à comprendre, continua de nous fixer encore quelques instants, puis balança son sac par-dessus l'épaule et descendit vers le wharf d'un pas pesant. Il s'approcha de Teh Lim, déposa son barda et le salua en s'inclinant respectueusement. Ensuite, il se retourna, nous pointa du doigt et se mit à parler d'une voix forte :

— Là-haut, se tiennent Souang Wou et Ghim ! Je leur ai offert mon amitié, mais ils l'ont trahie, ces deux chiens qui courent ensemble ! Laissez-les repartir à Po Leng et travailler dans les champs comme des bœufs !

Fier de son exploit, il nous tourna le dos.

Le pauvre Teh Lim eut l'air vivement embarrassé et jeta rapidement un coup d'œil autour de lui afin de vérifier si quelqu'un avait pu surprendre la brillante performance oratoire de Seng. Se mit-il à douter de la sagesse d'avoir importé ce drôle de neveu ?

Père termina enfin son travail et, plein d'entrain, nous fit descendre vers le quai tout en continuant à lancer ses dernières instructions à son équipage. Alors, soudainement, nous fûmes là, les deux pieds sur le sol thaïlandais, entourés de centaines de coolies qui nous poussaient du coude en galopant en tous sens, courbés sous de lourds chargements.

— Souang Wou ! s'exclama Ghim, apeuré. Ce travail est plus pénible que cultiver le riz !

— Peut-être bien, mais grâce à ce labeur, ils gagnent suffisamment d'argent pour en faire parvenir une partie à leurs enfants et femmes restés en Chine.

Je ne voulais pas entendre davantage de jérémiades. Surtout en ce moment où je débarquais sur le sol thaïlandais.

Depuis le dock, je pouvais voir la cime d'arbres et les flèches de stoupas et de temples. Cette terre est bouddhiste.

J'espère trouver ici paix, bonheur et prospérité.

## *Lettre n° 5*

*29<sup>e</sup> jour du 7<sup>e</sup> mois lunaire, année du Coq*

*5 septembre 1945*

C'est tout juste si j'arrive encore à manger ou à dormir tant mon excitation est grande. À partir de demain, je vais passer chaque jour une heure entière avec cette fille que j'ai baptisée « Belle du matin » ! Je dois en effet aider les deux sœurs dans leur étude du chinois.

Ce matin, l'autre fille, la petite à la peau plus foncée, entra dans le bureau pendant que Ngouan Thong et moi étions en train de travailler ensemble.

— Père, que signifie cette phrase ? lui demanda-t-elle tout en ouvrant un livre qu'elle posa sur les papiers que nous examinions. Sœur aînée et moi n'arrivons pas à nous entendre sur le sens à lui donner.

Ngouan Thong ramassa le livre et fronça les sourcils en signe de contrariété pour avoir été interrompu ainsi. Je m'efforçai de garder la tête penchée sur mon travail ; néanmoins, je fus capable de l'observer bien mieux que sa sœur, entraperçue un court instant derrière les volets de la cuisine. Elle doit être âgée de 16 ans et Ghim avait raison, si elle ne portait pas des vêtements à la chinoise, elle pourrait aisément passer pour une Thaïlandaise.

— Je ne suis pas sûr moi-même, conclut Ngouan Thong après avoir examiné la page un long moment. C'est le récit des *Trois royaumes*, je ne suis jamais arrivé à le terminer.

Il me tendit le livre.

— Souang Wou, as-tu déjà lu ce passage ?

— Bien sûr, mentis-je.

J'en ai lu plusieurs chapitres, c'est vrai, mais je ne connais personne les ayant tous lus.

— Alors, cela te dérangerait-il d'aider la petite à traduire cette phrase ?

Il hochait la tête d'un air las et soupira.



— Ces filles ! Elles discutaient à longueur de journée pour ces histoires. Pourquoi ne parlez-vous pas chiffons comme toutes les autres filles ?

— Parler chiffons ! ?

La fille fronça le nez, l'air dégoûté.

— Elle a ses vêtements et moi, les miens. Je ne vois là aucun sujet de discussion. Nous n'avons rien à faire d'autre à la maison que lire. Si vous nous laissiez aller à l'école, nous...

— Assez !

Il leva les mains pour la couper dans son élan.

— Je ne changerai pas d'avis concernant le fait de ne pas vous envoyer à l'école. Vous savez déjà lire et écrire, ce qui a été une erreur de ma part. Que voulez-vous de plus ?

Je lus attentivement la phrase et, grâce à une prière ardente, je pus aisément en définir le sens. Elle était soulignée à l'encre rouge, peut-être de la main même de « Belle du matin ». Je dus me retenir de caresser ces mots.

— Qu'avez-vous lu d'autre ? me demanda la fille cadette tout en me regardant bien en face sans aucune trace de timidité. Connaissez-vous *La pérégrination vers l'Ouest* ? Ou quelque chose de plus moderne ? Ma sœur et moi, nous...

— Ang Bouai ! l'arrêta son père d'un ton sec. Qu'est-ce qui te prend ?

— Oh Père, nous nous sentons tellement seules. Nous ne pouvons même pas nous rendre à l'opéra chinois sans être accompagnées de Mère et elle se sent toujours trop fatiguée pour nous y emmener. Maintenant qu'il y a ici quelqu'un qui connaît la littérature chinoise, pourquoi ne pourrait-il pas nous l'enseigner ?

— Vous l'enseigner ? Pourquoi le ferait-il ? Pensez donc un peu à lui, ne travaille-t-il pas déjà tous les jours de l'aube au coucher du soleil ? Croyez-moi, il n'a pas de temps à gaspiller à ce genre de sornettes comme vous le faites.

— Que penseriez-vous d'un cours donné tôt le matin, insista-t-elle, ou en soirée après le travail ? Il ne travaille quand même pas vingt-quatre heures par jour, je suppose ? Sœur aînée souhaite étudier autant que moi.

— Mon enfant, tu parles de lui comme s'il était un esclave. Crois-tu qu'il serait juste de lui imposer cette corvée ?

— Cela peut aller, dis-je sur un ton négligent. Je pourrais facilement leur consacrer une heure en soirée.

— C'est perdre ton temps, Souang Wou, que d'enseigner la littérature chinoise à deux filles.

— Sincèrement, Monsieur, cela ne me dérange pas. Cela sera une bonne révision pour moi aussi. Si vous avez *La pérégrination vers l'Ouest*, nous pourrions commencer avec cela.

C'est l'un de ceux que je connais le mieux ; il m'aidera à asseoir la réputation d'enseignant que je me suis indignement attribuée.

— Oh, merveilleux ! s'écria Ang Bouaï sautant de joie et battant des mains comme une enfant. Nous avons ce livre, nous l'avons. Je veux commencer aujourd'hui même.

— À vous de décider, Monsieur, lui dis-je. Si vous acceptez, je serai heureux de les aider.

J'essayai de me montrer sincère, mais surtout pas trop intéressé.

— Bon, eh bien dans ces conditions, j'accepte, grommela-t-il tout en me regardant attentivement. Une heure par jour, à partir de demain. Les filles pourront descendre au bureau, après dîner.

Il se retourna vers Ang Bouaï :

— Et maintenant, ne le faites pas tourner en bourrique avec toutes vos satanées questions.

Il soupira profondément :

— Que vais-je faire avec des filles pareilles ?

Il m'interrogea du regard comme si je pouvais en avoir une idée et poursuivit :

— Je n'ai pas de fils, vois-tu. C'est une terrible déception, et le mot est faible. Personne pour continuer les affaires ; pas de fils pour m'honorer après ma mort. Juste ces deux filles aux mauvaises manières, toujours demandeuses d'une chose ou l'autre, avec des ambitions démesurées, spécialement celle-ci. L'autre n'est pas aussi difficile. Certes, elle est aussi têtue, mais, au moins, elle se comporte comme une fille.

— Père, vous le savez, je donnerais n'importe quoi pour vous aider au magasin, dit-elle de sa petite voix en relevant le menton. C'est votre idée de nous confiner dans la cuisine à longueur de journée, et cette idée est mauvaise.

— Oui, c'est ça, et je te conseille vivement d'y retourner avant que je change d'avis concernant cette folle histoire de leçons... la place des femmes et du riz est à la cuisine.

— Cela, plus jamais ! dit-elle en riant.

Et elle sortit de la pièce en sautillant, un sourire de triomphe éclairant son visage espiègle.

Je suspecte ce « femmes et riz à la cuisine » d'être une vieille plaisanterie entre eux, et que Ngouan Thong est en réalité plus attaché à cette fille-là que l'on ne pourrait l'imaginer. Le nom de la cadette est donc « Ang Bouai ». Je me demande quel est celui de la sœur aînée et si elle se comporte aussi comme un garçon. « Têtue », a-t-il dit, mais ensuite, il a ajouté qu'elle, au moins, avait un comportement de fille. Qu'à cela ne tienne, je me ferai une opinion moi-même d'ici peu.

Me voilà devenu professeur ! Cela doit vous faire plaisir. L'idée de me retrouver dans la même pièce, assis à la même table que « Belle du matin », une heure chaque jour... me transporte de joie. J'espère que je ne vais pas me ridiculiser.